

Vincent Peillon

Une religion  
pour la République

La foi laïque de Ferdinand Buisson

Éditions du Seuil

ISBN 978-2-02-098521-5

© Éditions du Seuil, janvier 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

*Pour Nathalie*



« Si la religion disparaissait du monde, c'est dans le cœur d'un athée qu'on la retrouverait. »

CHARLES BAUDELAIRE, *Aphorismes*.

« Vous avez pris la grande tâche. Vous êtes suivi. Vous avez allumé une torche qui ne s'éteindra pas. »

EDGAR QUINET, *Lettre à Ferdinand Buisson*,  
21 avril 1869.



« Il manque quelque chose à ce pays, mais ce n'est pas un principe, un dogme, un programme, une formule. Le quelque chose qui est décidément trop faible chez nous, c'est l'homme lui-même : il ne pèse pas assez dans la balance sociale, peut-être justement parce qu'il ne se sent pas assez de valeur propre. La République ne manquerait de rien, s'il ne lui manquait pas des républicains. »

FERDINAND BUISSON, *Le Devoir présent de la jeunesse*.



# Introduction

## L'esprit nouveau

*Connaissez-vous Ferdinand Buisson ?*<sup>1</sup>

« À qui voudrait saisir, dans toute la rigueur de son enchaînement, mais aussi dans l'infinie richesse de ses constellations, le lien absolu qui unit tout droit la Révolution à la République, la République à la raison, la raison à la démocratie, la démocratie à l'éducation, et qui, de proche en proche, fait donc reposer sur l'instruction primaire l'identité même de l'être national, on conseillerait en définitive un ouvrage et, s'il fallait n'en élire qu'un seul, celui-ci<sup>2</sup>... »

C'est ainsi que Pierre Nora, dans une étude publiée en 1984, nous incitait à lire Ferdinand Buisson, en particulier le *Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire* auquel ce dernier avait attaché son nom. Mais Ferdinand Buisson était, pour ainsi dire, porté disparu au cœur de notre histoire. Ce nom ne nous disait rien.

À qui voudrait... Saisir cette philosophie républicaine et cerner ainsi un moment de « l'identité même de l'être

1. On se souvient du titre d'Antoine Compagnon, *Connaissez-vous Brunetière ? Enquête sur un antidreyfusard et ses amis*, Paris, Seuil, 1997.

2. Pierre Nora, « Le "Dictionnaire de pédagogie" de Ferdinand Buisson, cathédrale de l'école primaire », in Pierre Nora (dir.), *Les Lieux de mémoire*, Paris, Gallimard, 1997 (1984), t. 1, p. 327.

national », par-delà tout nationalisme, tel était bien, précisément, l'objet de nos préoccupations, à défaut d'être déjà celui de nos investigations. Cette « cathédrale de l'école primaire » devait d'abord provoquer l'intérêt, l'étonnement, voire la séduction par son projet même. De quoi s'agissait-il, pour les premiers républicains, si ce n'est de mener une bataille culturelle et idéologique, de forger un pouvoir d'opinion et de conviction, de faire des républicains ? La République se dotait d'une ambition et d'un projet, en même temps que d'une doctrine, d'une méthode et d'un instrument. Parue de 1882 à 1887 en quatre gros volumes de 5 600 pages, la première édition du *Dictionnaire de pédagogie* comprenait, sur le mode encyclopédique, un traité de pédagogie théorique et un traité proposant l'application des principes aux matières à enseigner<sup>3</sup>. Chacune des deux parties était indépendante de l'autre et occupait à elle seule deux volumes. Le *Dictionnaire* se présentait comme étant à la fois l'encyclopédie du savoir que devait posséder l'instituteur ou l'institutrice, et un instrument pour lui permettre d'exercer son métier concrètement, face aux élèves, dans la classe. Dans le contexte de l'établissement de la République et du choix que celle-ci avait fait de se construire, en réponse à l'instituteur prussien et au curé français, d'abord par l'école, Pierre Nora avait raison de voir dans le *Dictionnaire* « le nerf de la guerre<sup>4</sup> ». Avec la nomination de Ferdinand Buisson à la direction de l'enseignement primaire, le *Dictionnaire* allait devenir « le porte-voix officieux de la réforme "libérale"<sup>5</sup> ». Par son intermédiaire, on harmonisait un savoir et une action sur tout le territoire. On se donnait les moyens de construire le pouvoir de conscience et

3. Le projet et le premier contrat sont de 1876. Au début, il s'agissait d'un volume prévu pour faire 1 000 pages. La date de remise devait être 1878. Sur ce sujet, voir Patrick Dubois, *Le « Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire » de Ferdinand Buisson, unité et disparités d'une pédagogie pour l'école primaire (1876-1911)*, thèse, Lyon II, 1994, p. 29.

4. Pierre Nora, *op. cit.*, p. 331.

5. Patrick Dubois, *op. cit.*, p. 422.

de conviction qui seul permettrait à la République, après deux avortements et presque un siècle de balbutiements, de s'établir définitivement et en conformité avec son idéal. Le *Dictionnaire* venait opportunément nous rappeler que l'école, et avec elle la République, ce n'était pas seulement un ensemble de moyens, une institution, un système, mais aussi et sans doute d'abord un esprit, des valeurs, des savoirs, des méthodes, un effort et une ambition.

Impressionnant déjà dans son seul projet, le *Dictionnaire* l'était encore plus dans sa réalisation. Les meilleurs esprits de la science et de l'Université, au total 359 collaborateurs, réunis dans une démarche pour partie encyclopédique, pour partie pédagogique, s'étaient retrouvés dans une œuvre commune. L'exigence de joindre la science la plus avancée à l'enseignement le plus élémentaire ne pouvait qu'étonner, et provoquer l'admiration, au moment où au contraire un tel écart existe aujourd'hui entre tous les niveaux d'enseignement. Que l'éducation nationale soit l'affaire des tout premiers parmi les savants et les philosophes était à la fois rassurant sur la qualité des enseignements dispensés et exemplaire sur le plan de la cohésion, de la solidarité et de la solidité du projet républicain. Enfin, cette « cathédrale » ne pouvait que susciter notre intérêt, non seulement en raison de la qualité de l'œuvre réalisée, mais aussi du succès qui fut le sien et de son emprise sur la jeune école de la République puisque celle-ci s'était diffusée à 8 000 exemplaires. Le *Dictionnaire* avait vécu<sup>6</sup>.

6. Il y aura une deuxième version intitulée *Nouveau Dictionnaire de pédagogie*, préparée dès 1907 et publiée en 1911, en un volume de 2 000 pages, diffusée à 5 500 exemplaires. Dans sa thèse, Patrick Dubois marque les différences idéologiques entre les deux dictionnaires, dont l'une n'est pas sans importance pour notre analyse de la doctrine de Buisson, à savoir « le vieillissement de la doctrine laïque d'inspiration spiritualiste des années 1880 », *op. cit.*, p. 395-397. La thèse de Patrick Dubois a été publiée, remaniée largement, sous le titre *Le « Dictionnaire » de Ferdinand Buisson, aux fondations de l'école républicaine (1878-1911)*, Berne, P. Lang, 2002. D'autre part, à la suite de cet article de Pierre Nora et des travaux de Patrick Dubois, deux

Il avait rempli son office. C'est ce qui justifiait pleinement d'ailleurs que, pour saisir le lien entre instruction primaire, République et raison, c'est vers cet ouvrage qu'il fallait se tourner. Vers cet ouvrage, c'est-à-dire vers celui qui en avait eu l'idée, puis en avait coordonné l'exécution, et dont le nom nous était resté jusque-là parfaitement inconnu. Mais qui était donc cet homme, Ferdinand Buisson, qui avait pensé, dirigé, accompli un tel travail ?

Il y a, dans l'histoire, ceux qui occupent les premiers rôles et puis il y a les artisans obscurs. Il y a les vainqueurs et il y a les vaincus. Certains vont jusqu'à penser que ce sont les héros qui font l'histoire, que la logique de la victoire est juste, que ceux dont on a perdu la mémoire ne méritaient pas d'être retenus. Le plus souvent, les perdants voient leur vie mutilée, trahie, bousculée. Rien de plus normal puisque l'histoire est toujours écrite du point de vue des vainqueurs. C'est Pierre Leroux, proscrit, finissant dans la misère, et pire encore dans la moquerie et l'oubli, et qui, après avoir connu la gloire et l'influence dans les années 1840, assiste impuissant et désolé à ce désastre historique et personnel. C'est Louis Blanc, toujours pris pour un autre, portant le poids d'une faute qui fut

---

importants recueils d'articles ont été consacrés au *Dictionnaire* sous la direction de Daniel Denis et de Pierre Kahn : *L'École républicaine et la question des savoirs. Enquête au cœur du « Dictionnaire de pédagogie » de Ferdinand Buisson*, Paris, CNRS Éditions, 2003, et *L'École de la Troisième République en questions. Débats et controverses dans le « Dictionnaire de pédagogie » de Ferdinand Buisson*, Berne, P. Lang, 2006. Pour ceux qui voudraient poursuivre cette réflexion, signalons aussi Éric Dubreucq, *Une éducation républicaine. Marion, Buisson, Durkheim*, Paris, Vrin, 2004 ; Jacqueline Gautherin, *Une discipline pour la République. La science de l'éducation en France (1882-1914)*, Berne, P. Lang, 2002 ; Dominique Ottavi, *De Darwin à Piaget. Pour une histoire de la psychologie de l'enfant*, Paris, CNRS Éditions, 2001 ; Laurence Loeffel, *Ferdinand Buisson, apôtre de l'école laïque*, Paris, Hachette, 1999, et, sous sa direction, le colloque du 70<sup>e</sup> anniversaire, *Ferdinand Buisson. Fondateur de la laïcité, militant de la paix*, Amiens, CRDP, 2004. On consultera aussi la publication d'*Extraits du Dictionnaire de pédagogie et d'instruction primaire*, par Pierre Hayat, Paris, Kimé, 2000.

d'abord celle de ses ennemis, mais incapable, malgré tous ses démentis, de remonter le courant injuste d'une histoire qui fatalement l'emporte et propage allégrement son mensonge telle une rumeur malfaisante. C'est Edgar Quinet, le prophète, vieillard pleurant sur les bancs d'une Assemblée parlementaire la naissance d'une République qui ne ressemblait déjà plus à celle pour laquelle il avait combattu sa vie durant. C'est Jean Jaurès lâchement assassiné, puis détourné de lui-même par une commémoration permanente qui l'ensevelit sous un monceau de fleurs artificielles.

Dans le cas de Ferdinand Buisson, il semblait, de prime abord, que sa modestie, son anonymat ne soient pas l'autre face d'une vie déchirée, rompue, attaquée, mais, tout au contraire, qu'ils se conjuguent harmonieusement avec une vie réussie et accomplie jusqu'à son terme. Ferdinand Buisson n'était d'ailleurs pas méconnu. Il était plus simplement inconnu. Comme s'il s'agissait là d'un tempérament, ou d'un choix, voire d'une *stratégie*, ce que laissaient entendre à la fois ses détracteurs, le dépeignant en tireur de ficelles d'autant plus redoutable qu'il était plus dissimulé, et ses laudateurs, l'inscrivant dans une tradition de sainteté évangélique où les œuvres comptent plus que celles et ceux qui les accomplissent. Car il aurait été facile de découvrir, derrière la figure immense de Jules Ferry, derrière le travail accompli par les premiers républicains de la Troisième, la figure d'un homme qui s'était attelé à cette tâche avec constance, opiniâtreté, et qui en réalité avait modelé de ses mains la République enseignante dont, un siècle plus tard, nous étions encore le produit.

Dans son *Histoire de l'enseignement en France*, Antoine Prost écrit de Ferdinand Buisson qu'il est « l'incontestable animateur de toute l'œuvre scolaire de Ferry et de Goblet<sup>7</sup> ». Il ajoute que

7. Antoine Prost, *Histoire de l'enseignement en France*, Paris, Armand Colin, 1968, p. 384.

sa foi laïque, cette religion sécularisée, dont on pourrait penser qu'elle n'était qu'une lubie de protestant défroqué, fut bien le *credo* partagé par les instituteurs de l'école gratuite, obligatoire et laïque, les fameux « hussards noirs de la République ». Malgré cela, Ferdinand Buisson était un personnage de second plan. Hors de la légende, absent des photos souvenirs, il était pourtant celui qui avait écrit la pièce et façonné l'histoire. L'image que l'on peut avoir de lui, et en particulier de son action au ministère de l'Éducation nationale de 1879 à 1896, est celle d'un homme qui pétrissait de ses mains, sans relâche, la matière même de l'histoire. Au moment, peut-être fugace mais à l'évidence fondateur, où la République eut une religion ou fut une religion, on ne sait comment dire, Ferdinand Buisson en a été non seulement le grand prêtre, le grand ordonnateur, mais le prophète et le théoricien.

Pierre Nora ouvrait ainsi l'espace d'une interrogation et le champ d'une recherche, qui depuis, en l'espace de vingt années, a porté bien des fruits, même si l'on peut être désormais saisi par l'écart entre l'intérêt universitaire retrouvé pour Ferdinand Buisson et sa connaissance par le public éclairé. Il écrivait en effet : « Ferdinand Buisson mériterait une étude spéciale, qu'on s'étonne de ne pas lui trouver consacrée. Il n'apparaît jamais que de profil, au tournant de tous les livres sur la Troisième République, associé à des noms plus en vue – Ferry, Bourgeois –, confondu avec ses fonctions – directeur de l'enseignement primaire, député radical et radical-socialiste –, incarné dans des institutions – la Ligue de l'enseignement, la Ligue des droits de l'homme. Cet effacement volontaire, entretenu<sup>8</sup>... » Car d'emblée le maître d'œuvre du *Dictionnaire* ne se résume pas à

8. Pierre Nora, *op. cit.*, p. 333-334. Depuis, deux grandes thèses ont été consacrées à Ferdinand Buisson : celle de Mireille Gueissaz-Peyre, *L'Image énigmatique de Ferdinand Buisson. La vocation républicaine d'un saint puritain*, Villeneuve-d'Ascq, Septentrion, 1998, et celle de Samuel Tomei, *Ferdinand Buisson (1841-1932). Protestantisme libéral, foi laïque et radical-socialisme*, Lille, ANRT, 2004, 2 vol.

cela : à la direction de l'enseignement primaire, il agit jusqu'en 1896, traversant la République qui s'affirme, s'installe, puis celle qui s'embourgeoise, servant plus de dix ministres. Les ministres passent, Ferdinand Buisson reste. Il devient président de l'Association nationale des libres penseurs, de la Ligue de l'enseignement, de la Ligue des droits de l'homme. On le retrouve professeur de pédagogie à la Sorbonne, fondateur du Musée pédagogique, de la *Revue pédagogique*, de l'Institut de recherches pédagogiques. Puis le voilà à la Chambre, député radical-socialiste, préparant la loi sur les congrégations, puis celle sur la séparation de l'Église et de l'État, se battant encore pour le scrutin proportionnel et le vote des femmes. Et à nouveau, une nouvelle facette émerge, celle du pacifiste qui, après Léon Bourgeois, sera à son tour, en 1927, lauréat du prix Nobel de la paix. Un rapide parcours de sa biographie, celle d'une vie si longue, nous découvre un personnage présent dans tous les combats de son temps et toujours au premier rang de l'action malgré son absence sur la photo.

Mais ce n'est pas tout. Le *Dictionnaire* comme son action, nous dit Pierre Nora, ont fait « beaucoup plus pour l'inscription d'une doctrine dans les institutions que tout traité théologique ou philosophique<sup>9</sup> ». C'est une évidence trop peu partagée que l'école est, sous tous les régimes, mais encore plus en République, bien plus que l'école : « L'école est bien à la fois le fait d'une organisation politique particulière et d'options philosophiques, religieuses et morales spécifiées<sup>10</sup>. » Elle est ce lieu spécifique où une doctrine, à la fois philosophique, politique, religieuse, passe à l'acte, entre dans le réel<sup>11</sup>. Sans doute, mais cela nous conduit alors à rechercher, à partir de ses œuvres et de ses actes, ce qu'a pu être cette doctrine. Fort heureusement,

9. Pierre Nora, *op. cit.*, p. 335.

10. Jacques Billard, *De l'école à la République : Guizot et Victor Cousin*, Paris, PUF, 1998, p. 1.

11. Pierre Nora, *op. cit.*, p. 335.

nous disposons d'autres sources. Car si Ferdinand Buisson « n'est pas l'homme des écrits théoriques<sup>12</sup> », il a quand même beaucoup écrit – de nombreux comptes rendus, des rapports, des conférences, des livres, des thèses –, et il convient de chercher dans cette production en réalité considérable le sens qu'il a voulu donner à son action. Cela d'autant plus que, très vite, on comprend que Ferdinand Buisson n'est pas seulement un administratif ou même un politique, mais que l'exigence théorique, chez ce philosophe de vocation et de profession, est tout de suite, dès son plus jeune âge, précise et sérieuse, qu'il prétend inscrire dans la pratique une théorie, dans l'action une réflexion. Nous sommes à mille lieues ici de ce que pourrait être un simple opportunisme de l'action. Ferdinand Buisson appartient à la République des principes. Il fait le lien avec la génération des Leroux, des Quinet, des Blanc. Il est un jeune philosophe qui a refusé de prêter serment à l'empereur et s'est exilé en Suisse. Il est aussi un jeune républicain, protestant libéral, qui a cherché à fonder, à côté des partisans de l'Alliance religieuse universelle, une religion nouvelle, et même une Église libérale. Nous avons donc à chercher, dans toutes ses sources, incontestablement diverses, cette doctrine, et si possible sa cohérence.

Mais ce qui est frappant, c'est la diversité de ses engagements et l'unité de son action : philosophe élevé dans le néo-spiritualisme des disciples émancipés de Victor Cousin, opposant au Second Empire, travaillant sur le christianisme libéral, « fils spirituel du républicain Jules Barni<sup>13</sup> », il participe aux Congrès de la paix et de la liberté, revient à Paris pendant la Commune où il se trouve aux côtés de Benoît Malon, alors maire du XVII<sup>e</sup> arrondissement, fréquente les militants de la Première Internationale proches de Bakounine, Benoît

12. *Ibid.*

13. *Ibid.*, p. 334.

Malon lui-même, mais aussi James Guillaume, avec qui il va construire le *Dictionnaire* et auquel il demeurera fidèle toute sa vie, Paul Robin, Élisée Reclus. Comment concilier le protestant qui mène la croisade du protestantisme libéral, le philosophe néo-spiritualiste qui pourfend le matérialisme et le républicain d'extrême gauche engagé dans la Première Internationale avec le fonctionnaire qu'ils engendreront et qui leur demeurera toujours fidèle ? Comment situer et retrouver ces histoires, dont on verra que chacune a sa densité propre, dans cette histoire, la sienne d'abord, au singulier, la nôtre ensuite, celle de la *République vivante* qu'il a toujours défendue ?

### *Aux sources de la doctrine laïque*

Notre objectif n'est pas de retracer, si riches et passionnantes furent-elles, cette vie et cette action, mais de comprendre cette doctrine. Au moment où nous découvrons, grâce à Pierre Nora, l'importance de Ferdinand Buisson, un seul article important lui avait été jusque-là consacré, celui de Jean-Marie Mayeur intitulé « La foi laïque de Ferdinand Buisson<sup>14</sup> ». Or, là encore, à sa lecture, c'est l'étonnement qui nous avait saisi. L'homme à qui était revenue la charge de mettre en place l'école laïque, de poursuivre, en 1904, les Congrégations, puis de conduire la loi de séparation de 1905 comme président de la Commission de séparation, celui que ses détracteurs présentaient comme l'âme damnée du combisme, le mauvais génie de l'anticléricalisme républicain, avait élaboré et défendu une doctrine que Pierre Nora pouvait résumer de la façon suivante : « *Libre pensée religieuse*, comme dit Jean-Marie Mayeur, empreinte d'un spiri-

14. Jean-Marie Mayeur, « La foi laïque de Ferdinand Buisson », in *Libre pensée et religions laïques*, Strasbourg, Cerdic, 1980. Ce texte a été repris par Jean-Marie Mayeur dans son ouvrage, *La Question laïque, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1997.

tualisme profond, pénétrée de la conviction que la religion est un besoin éternel de l'âme humaine et qu'elle doit faire le fond de la morale laïque, véritable recherche d'une religion de l'avenir qui fonderait le royaume de Dieu sur la terre<sup>15</sup>. »

Ce n'est pas tout à fait, du moins *a priori*, la conception que l'on se fait d'ordinaire de l'athéisme ou du laïcisme des fondateurs de la Troisième République. Comment interpréter la religiosité de celui que Pierre Nora décrit comme « soudé à l'évolution d'une République dont il est à la fois le produit, l'artisan, l'apôtre et la conscience<sup>16</sup> », et surtout que cela peut-il signifier pour l'idée et la doctrine républicaines elles-mêmes ? Dès lors, la nécessité d'une étude approfondie de cette philosophie spiritualiste – puisque philosophie et spiritualisme il y a –, la compréhension de ce que pouvait être cette inscription religieuse au cœur de la laïcité, donnant à la République une profondeur que sa réduction au positivisme lui avait jusqu'ici enlevée, dessinaient tout un champ de recherches nouveau et ouvraient des interrogations qu'il fallait poursuivre<sup>17</sup>.

D'abord, sur le versant philosophique, si mal traité pour ce qui concerne le moment français qui va de Victor Cousin à Henri Bergson, comme si la philosophie de ce temps était tombée dans un véritable trou noir de la pensée. Si c'est le spiritualisme, celui des disciples émancipés de Victor Cousin, qui domine l'Université à l'époque où Ferdinand Buisson y fait son apprentissage philosophique, qui sont ces philosophes,

15. Pierre Nora, *op. cit.*, p. 335.

16. *Ibid.*

17. Ferdinand Buisson et sa fille Cécile Roger avaient déposé au Musée pédagogique un fonds d'archives composé de plus de cent recueils factices et plusieurs cartons de coupures de presse. Ce fonds a été longtemps ignoré. Passé à l'INRP, héritier du Musée pédagogique, ce fonds a pu être reconstitué par Nelly Kuntzmann et Mireille Gueissaz-Peyre. Grâce à leur travail et à l'accueil de Pascal Perrineau au sein du CEVIPOF lors de mon détachement au CNRS (2002-2004), j'ai pu travailler sur ces recueils. Cf. dans l'annexe 2 de la thèse de Mireille Gueissaz-Peyre, *op. cit.*, le texte de Nelly Kuntzmann, « Le fonds Ferdinand Buisson de la bibliothèque de l'INRP », septembre 1997.

quelle est leur philosophie, et comment l'articuler à la laïcité républicaine ? Si Ferdinand Buisson est demeuré, pour une part, disciple de Victor Cousin et de son rationalisme ou idéalisme du Vrai, du Beau et du Bien, en quel sens faut-il l'entendre et à qui le doit-il ? Comment articuler aussi cette philosophie spiritualiste avec le kantisme, auquel lui-même fait explicitement référence, au moins dans sa dimension *pratique*, celle de la *loi morale*, et avec le néo-criticisme dominant dans certains cercles républicains et protestants proches de Ferdinand Buisson ? Jules Simon est un acteur de sa vie. Jules Barni aussi. Buisson correspond avec Charles Secrétan et Charles Renouvier. Quinet le considère comme son successeur et son disciple. Paul Janet, qui fut son professeur, semble avoir profondément marqué sa philosophie et l'accompagne dans l'action républicaine comme, avec d'autres, il l'avait déjà accompagné dans son projet d'Église libérale ou de maison pour les orphelins de la Commune. Un philosophe aussi accompli qu'Étienne Vacherot le cite et le louange alors qu'il n'est encore qu'un tout jeune homme. Comment interpréter enfin, dans ce contexte dominé par la référence spiritualiste et kantienne, l'éloge sans retenue adressé par Buisson, lors des conférences de 1900, à ce philosophe décédé prématurément, Jean-Marie Guyau, auteur d'une *Esquisse d'une morale sans obligation ni sanction*<sup>18</sup> dont Kropotkine a fait le fondement de la morale anarchiste ?

Mais il faut conduire ces interrogations aussi sur le plan religieux. Jean-Marie Mayeur s'était attaché à exposer de façon synthétique la doctrine de Buisson, sa *religion laïque*, qu'il était allé chercher essentiellement dans les premiers textes, ceux de la polémique protestante. Il y a donc – ce qui ne peut manquer de surprendre celui qui aborde Ferdinand Buisson par le chantier laïque – une matrice religieuse, protestante, revivaliste, puis

18. Jean-Marie Guyau : 1854-1888. Malgré son décès précoce, le beau-fils d'Alfred Fouillée a laissé une œuvre importante, dont cette *Esquisse* (1885) et *L'Irréligion de l'avenir* (1887).

libérale de la pensée de Ferdinand Buisson, à laquelle d'ailleurs il refusera toujours de renoncer. Ses premiers écrits ne sont pas de philosophie. Ils ne sont pas non plus de pédagogie. Ils ne sont pas davantage de politique ou de morale. Il s'agit d'écrits religieux à l'intérieur de la confession protestante et dans une disposition très particulière de cette dernière. Le premier texte de l'artisan de la laïcité est un texte de 1864 – il a alors seulement 23 ans – intitulé « L'orthodoxie et l'Évangile dans l'Église réformée ». Quelques années plus tard, on retrouve Ferdinand Buisson, exilé en Suisse, en train de fonder une nouvelle Église, Église libérale ouverte à tous, même aux athées et aux matérialistes, Église sans dogme ni clergé, mais se proposant toutefois, sur le modèle du Christ, « une vie plus sainte au-dedans, plus active au-dehors<sup>19</sup> ». Toute sa vie, à travers ses deux thèses, dont la monumentale et magnifique somme sur Sébastien Castellion<sup>20</sup>, mais aussi dans sa polémique avec le pasteur libéral Charles Wagner, comme encore dans les conférences plus tardives sur « L'Avenir du sentiment religieux »<sup>21</sup> et « Le Fonds religieux de la morale laïque »<sup>22</sup>, Ferdinand Buisson n'a cessé d'affirmer la religiosité de la conscience républicaine, radicale, socialiste et laïque.

Louis Capéran conteste à Jean Jaurès d'avoir été le véritable inspirateur de Combes : « L'éminence grise de Combes, c'est Ferdinand Buisson, qui, du reste, est en parfait accord et amitié avec Jaurès<sup>23</sup>. » Dans son ouvrage *L'Invasion laïque*, il consacre à Ferdinand Buisson un chapitre entier où il fait de lui le « génie de la laïcité ». Louis Capéran considère qu'« aucun

19. Ferdinand Buisson, *Le Christianisme libéral*, p. 63, cité par Jean-Marie Mayeur, *La Question laïque*, op. cit., p. 77.

20. *Id.*, *Sébastien Castellion, sa vie et son œuvre (1515-1563). Études sur les origines du protestantisme libéral*, Paris, Hachette, 1892, 2 vol.

21. *Id.*, « Le Fonds religieux de la morale laïque ». Conférence faite à la Ligue de l'enseignement le 13 mars 1917, Paris, Fischbacher, 1917.

22. *Id.*, « L'Avenir du sentiment religieux. Nécessité et conditions pour la culture morale ». Deux conférences faites en 1914 et 1923, Paris, Fischbacher, 1923.

23. Louis Capéran, *L'Invasion laïque. De l'avènement de Combes au vote de la séparation*, Paris, Desclée de Brouwer, 1935, p. 250.